



2018

Ecrire sur le cyclisme, et plus généralement sur le sport, serait-ce l'apanage des journalistes sportifs du quotidien *l'Equipe* ? Bien au contraire. Le sport est devenu l'un des objets d'étude des historiens. Et il va sans dire qu'un événement comme le Tour de France, qui fêtera cette année ses 115 ans, a connu une histoire riche et mouvementée. Restant fidèles à l'esprit de Sciences Po, nous avons fait le pari de nous replonger dans l'histoire du sport cycliste avec une approche politiste. Pari tenu grâce à notre invité, Fabien Conord. Ce professeur d'histoire contemporaine de l'Université Clermont-Auvergne s'est notamment intéressé à l'histoire du cyclisme et a publié *Le Tour de France à l'heure nationale* en 2014.

La compétition est-elle de droite ? Le Tour de France est-il un événement nationaliste ? Les cyclistes sont-ils des "ouvriers de la route" ? Sport amateur et de haut niveau s'affrontent-ils ? En répondant à ces multiples questions, Fabien Conord change notre regard sur l'histoire du cyclisme, et nous fait réviser nos cours d'histoire politique.

### **Le cyclisme, objet de passions nationales et de tensions internationales**

Depuis le lancement des Jeux Olympiques en 1896 à Athènes, le sport est devenu un lieu d'exaltation nationale, suscitant la crainte des milieux de gauche pacifistes, mais aussi des nationalistes qui craignaient un dévoiement des passions nationales vers des choses triviales. Ce n'est cependant qu'à partir des années 1930 que le cyclisme devient lui aussi l'objet de passions nationales. L'organisation du Tour de France par équipes nationales à partir de 1930 et la hausse des tensions internationales expliquent ce tournant. Bien que cela ne choque pas à l'époque, il est surprenant de noter que les équipes nationales n'avaient pas toutes le même nombre de coureurs. Certains coureurs comme le Luxembourgeois Nicolas Frantz, favori du Tour de France 1930, n'ont pas pu participer faute de coureurs suffisamment nombreux pour constituer une équipe nationale. Dans un contexte international tendu, le public présent sur les routes du Tour fait à plusieurs reprises la démonstration de sa xénophobie, ce qui conduit par deux fois une équipe nationale à se retirer en pleine course. En 1937, dans le contexte de la neutralité militaire affichée par la Belgique face à l'Allemagne, lors de l'arrivée d'une étape à Bordeaux, le belge Sylvère Maes, maillot jaune, et ses coéquipiers, sont hués et bombardés de pierres par les supporters. L'équipe belge se retire le lendemain. Cet incident s'explique aussi par le fait que le rival de Sylvère Maes, Roger Lapébie, était bordelais. De même, en 1950, après la Seconde Guerre mondiale suite à laquelle l'amitié franco-italienne est au plus bas, le coureur italien Gino Bartali, favori

du Tour, est menacé au couteau par des spectateurs, ses coéquipiers sont poussés contre les parapets dans les Alpes, ce qui entraîne le retrait de l'équipe italienne. Dans ces deux exemples, le pays visé par les spectateurs souffrait d'une image négative dans l'opinion française. Naturellement, ces événements ont été largement minimisés par les journaux organisateurs des deux éditions (*L'Auto* et *L'Equipe*). Plus récemment, un coup de poing reçu par le champion belge Eddy Merckx ou les plaintes de l'équipe britannique Sky, affirmant avoir reçu des jets d'urine durant la course, ont rappelé que la xénophobie n'a pas disparu des routes du Tour, bien que ce ne soit plus systématique.

Mais le Tour de France n'est pas la seule compétition cycliste à avoir été marquée par des tensions nationalistes. Créée en 1981, la Course amateur du Gordel (« ceinture » en flamand) qui encercle les communes francophones de la périphérie de Bruxelles, est perçue comme une manifestation politique flamande. Symboliquement, le nombre de participants lors de la première édition est fixé à 1302, en référence à la date de la défaite des armées francophones de Charles le Bel face aux flamands. Cette course a suscité de vives réactions de la part des bourgmestres francophones qui se sentent « assiégés » par les flamingants, et ont donc proposé une course alternative, « la bretelle », qui n'a pas connu le même succès. De même, le célèbre Tour des Flandres est créé en 1913 afin d'exalter la fierté flamande et de montrer les hauts lieux du patrimoine culturel flamand, alors que la Flandre se sentait à l'écart entre le voisin français et le grand frère hollandais. Les tensions entre flamands et wallons se retrouveront aussi au sein de l'équipe nationale belge sur le Tour de France, où les wallons étaient en général minoritaires, et les leaders francophones ont parfois eu du mal à s'imposer.

Après l'avoir critiqué pour son caractère chauvin, les communistes adoptent littéralement la Grande Boucle en 1935, adoptant eux-mêmes un tournant national. Le journal *l'Humanité* couvre la compétition et rédige même en 1935 un « Tour de France des luttes sociales » en relatant pour chaque étape dans ses colonnes à la fois le déroulé de la course, et un haut lieu révolutionnaire s'étant produit dans la région traversée.

Durant la Guerre Froide, les pays d'Europe de l'Est créent la Course de la Paix. Cette course, constituée par les fédérations tchécoslovaque et polonaise de cyclisme, relie d'abord Prague à Varsovie, et intègre rapidement Berlin à son parcours. Sa particularité est d'être une course amateur, car il était interdit pour les cyclistes des démocraties populaires de devenir professionnels. L'histoire de cette course, jusqu'à sa disparition en 2006 reflète les remous du Bloc communiste. Après la rupture de l'URSS avec Tito en 1948, les coureurs yougoslaves sont exclus de la course. En 1969, un an après le Printemps de Prague, la course évite la Tchécoslovaquie, par crainte de représailles du public à l'encontre de l'équipe russe. Après l'effondrement des régimes communistes, cette course amateur s'étirole progressivement, notamment grâce à l'opportunité qu'ont les cyclistes d'Europe de l'Est de venir poursuivre une carrière professionnelle en Europe de l'Ouest.

### **Le cyclisme français, un milieu réactionnaire ?**

Remontons aux origines du Tour de France. La Grande boucle est lancée en 1903 par le journal *l'Auto*. Son dirigeant, Henri Desgrange, est un chauvin voire un nationaliste. Il lance le Tour pour concurrencer le journal *Vélo*, dont le patron est accusé d'être dreyfusard. Directeur de la course jusqu'en 1935, Desgrange est dénoncé par la presse communiste et socialiste pour sa cruauté. En effet, il n'hésite pas à multiplier les difficultés sur le parcours de la course, refusant par exemple l'utilisation du dérailleur de crainte de fausser la compétition. Le journaliste Lucien Dubech, dans *l'Action Française*, attribue d'ailleurs le succès et la popularité du Tour de France à la structure monarchique que lui a donnée Henri Desgrange.

L'influence des milieux réactionnaires dans le cyclisme s'illustre par la figure controversée d'Achille Joinard. Né en 1889, ce militant nationaliste, antisémite et antidreyfusard dirige durant l'entre-deux-guerres la Ligue de la Rose Blanche et s'implique également dans la Ligue des Patriotes. Durant l'occupation, il est délégué par l'Etat français à des fonctions sportives, en tant que dirigeant de l'Union

vélocipédique de France. Echappant à l'épuration de l'après-guerre, il dirige la Fédération française de cyclisme (FFC) de 1945 à 1957 et même de l'Union cycliste internationale (UCI) de 1947 à 1957. Achille Joinard est un exemple parmi d'autres qui montre le rôle de « recyclage » qu'a joué la FFC à l'égard de nombreux nationalistes épargnés par l'épuration. Ce recyclage s'explique notamment par le fait que les fédérations sportives n'aient pas été les cibles prioritaires lors de l'épuration, par le manque de cadre dans ces fédérations et par le climat de guerre froide et par la désorganisation des services secrets français qui n'avaient pas correctement suivi son parcours nationaliste.

Autre exemple plus récent de l'influence de la droite dans les instances dirigeantes du cyclisme : David Lappartient, élu local du parti LR, qui dirige la FFC de 2011 à 2017 et l'UCI depuis 2017.

### **La place de l'argent dans le sport : de la professionnalisation au sport spectacle**

Historiquement, l'argent a moins posé problème au cyclisme qu'à d'autres sports. En devenant très tôt un sport professionnel, le cyclisme a assumé le rôle de l'argent et n'a pas eu à lutter comme d'autres sports contre la présence de sportifs prétendument amateurs, mais rémunérés de manière illicite. La place de l'argent dans le cyclisme a toutefois suscité de nombreux débats.

La question des conditions de travail et des salaires des coureurs a souvent fait l'objet de critiques de la part de la presse de gauche dans l'entre-deux-guerres, comme l'illustre le reportage du journaliste Albert Londres sur les « forçats de la route. » Après la Seconde Guerre Mondiale, ces critiques restent très présentes au sein de la presse socialiste. Le journal *Le Populaire de Paris* accorde même en 1947 une prime au « guignard du tour », c'est-à-dire au coureur le plus malchanceux, finissant dernier : il serait en effet étrange que celui-ci soit moins bien payé alors qu'il passe plus de temps sur son vélo ! La presse critique par ailleurs les différences de salaire et de confort entre les formations et au sein même des équipes. Alors que *L'Humanité* finançait *a contrario* le classement du meilleur grimpeur, on remarque donc que le Parti Communiste, une fois son tournant nationaliste entamé en 1935, a laissée seule la SFIO se préoccuper des conditions des coureurs.

Un autre débat concerne l'introduction des marques extrasportives dans les sponsors du Tour notamment dans les années 1950, conduisant même à l'interdiction des italiens de participer en 1954. Ce débat conduit à une conjonction des extrêmes : extrême-droite et extrême-gauche dénoncent ensemble cette influence des marques et plus généralement le sport-spectacle. Ces critiques sont réactivées dans les années 1960 avec la fin des équipes nationales et le retour à des équipes de marque sur le Grande Boucle en 1964 puis en 1969. La presse communiste, qui était depuis 1935 favorable aux équipes nationales, a longtemps déploré ce changement. L'idée du retour aux équipes nationales resurgit dans les années 2000 face aux nombreuses affaires de dopage.

### **Lutte des classes et récupérations politiques**

Lors d'un temps d'échange avec le public, Fabien Conord a pu évoquer d'autres aspects hautement politiques du Tour de France.

Le duel Anquetil-Poulidor, dans les années 1960, a souvent été présenté comme une illustration de la lutte des classes. D'une part, Jacques Anquetil, quintuple vainqueur du Tour, incarnerait la France qui réussit, la France d'en-haut, « de droite ». D'autre part, Raymond Poulidor, l'éternel second, représenterait la France d'en-bas, « de gauche ». Cette opposition est toutefois caricaturale, et Fabien Conord rappelle que Jacques Anquetil a été chroniqueur sportif pour le journal *L'Humanité*. Il en est de même avec le duel entre les deux italiens Gino Bartali et Fausto Coppi dans les années 1940. Face au démocrate-chrétien Bartali, Fausto Coppi a souvent été présenté comme un communiste, alors qu'il était lui-même démocrate-chrétien.

Enfin, on ne peut s'empêcher d'évoquer les relations entre la Grande Boucle et le Président de la République. Depuis Charles De Gaulle, le Tour est devenu un passage obligé pour les Présidents de la République. Sur le Tour 1985, Mitterrand donne une leçon d'histoire sur les champions cycliste des années 1930, Nicolas Sarkozy monte à bord de la voiture du directeur de course et François Hollande ne manque pas une édition lors de son quinquennat, mais sa crédibilité est entachée par une confusion entre la lanterne rouge (dernier du classement général) et la cuillère de bois (dernier du tournoi des VI Nations).

### **Conclusion**

Alors finalement, peut-on répondre à la question initiale ? La compétition cycliste est-elle de droite ? Selon Fabien Conord, on peut considérer qu'elle est effectivement de droite jusqu'en 1935, c'est-à-dire jusqu'à ce que les communistes se rallient au Tour de France.

Loin d'être exhaustif, Fabien Conord a pu nous offrir un aperçu de la dimension hautement politique de l'histoire du cyclisme, une histoire qui reflète bien l'histoire politique de la France et de l'Europe depuis le début du XXe siècle. Nous le remercions chaleureusement d'avoir mené le peloton des sciencepistes le temps d'une conférence.